



HAL
open science

Galien, d'une réception à l'autre : tradition médiévale arabe et humanistes du XVIe siècle

Dina Bacalexi

► To cite this version:

Dina Bacalexi. Galien, d'une réception à l'autre : tradition médiévale arabe et humanistes du XVIe siècle. *Seizième siècle*, 2012, 8 (1), pp.89-106. <10.3406/xvi.2012.1045>. <hal-01756369>

HAL Id: hal-01756369

<https://hal.science/hal-01756369v1>

Submitted on 1 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Galien, d'une réception à l'autre : tradition médiévale arabe et humanistes du XVIe siècle

Dina Bacalexi

Citer ce document / Cite this document :

Bacalexi Dina. Galien, d'une réception à l'autre : tradition médiévale arabe et humanistes du XVIe siècle. In: Seizième Siècle, N°8, 2012. Les textes scientifiques à la Renaissance. pp. 89-106;

doi : <https://doi.org/10.3406/xvi.2012.1045>

https://www.persee.fr/doc/xvi_1774-4466_2012_num_8_1_1045

Fichier pdf généré le 28/03/2018

Dina BACALEXI / CNRS Centre Jean-Pépin (UPR 76) *L'Année Philologique*

GALIEN, D'UNE RÉCEPTION À L'AUTRE :
TRADITION MÉDIÉVALE ARABE ET HUMANISTES
DU XVI^e SIÈCLE

*Partly because of empire, all cultures are involved in one another ;
none is single and pure, all are hybrid, heterogeneous, extraordinarily
differentiated, and unmonolithic*

E. W. Said, *Culture and imperialism*, New York,
Vintage Books, 1994, p. XXV.



raduire et commenter les œuvres de l'Antiquité grecque à la Renaissance est une tâche à laquelle les érudits se sont attelés avec ferveur dans tous les milieux lettrés européens, que ce soit dans le cadre du renouveau des études universitaires au sein des institutions, ou bien dans celui de la création de nouveaux lieux de diffusion du savoir et de confrontation des idées. Les médecins, qui avaient déjà le privilège d'un contact assidu notamment avec Galien lors de leur cursus universitaire et pouvaient de ce fait mesurer sa valeur pour l'exercice de leur art, s'inscrivent dans cette entreprise du renouveau de la science, qu'ils considèrent comme indissociable des disciplines étudiées. Ils se réclament donc du progrès, et déclarent y consacrer leur savoir, voire leur vie tout entière. Nous avons ainsi une image idéale de l'évolution linéaire de la science qui regarde toujours l'avenir et prétend s'émanciper du passé. Or, le progrès est rarement une notion linéaire et simple. C'est pourquoi, en continuation du précédent travail sur les humanistes et la tradition arabe¹, nous nous sommes intéressée de plus près aux différentes formes que peut prendre cette notion d'abord dans ce que les humanistes affichent comme « programme » de leur œuvre (dans les épîtres ou les préfaces), et ensuite dans leurs commentaires, quand nous disposons d'éditions commentées, où la parole est plus affinée, où les références sont plus nombreuses et la polémique (pour ceux d'entre eux qui sont polémiques) est moins apparente.

Trois érudits, médecins tous les trois, et appartenant à trois milieux différents par leur nationalité et leur parcours seront à nouveau étudiés. Leur point commun est d'avoir traduit ou commenté les quatre traités *De morbo*

¹ D. Bacalex, « Trois traducteurs de Galien au XVI^e siècle et leur regard sur la tradition arabe », dans *Pratique et pensée médicales à la Renaissance : actes du 50^e colloque international d'études humanistes*, éd. J. Vons, Paris, BIUM- De Boccard, 2009, p. 201-221.

et accidenti et d'avoir exposé leur motivation : chronologiquement, Niccolò Leonicensino (Vicenza 1428-Ferrare 1524) ; Leonhart Fuchs (Wemdingen 1501-Tübingen 1566), édition commentée parue en 1550, et François Valleriole (Montpellier 1504-Turin 1580), édition commentée parue en 1540 avec la traduction de Guillaume Cop². Le choix de Valleriole pour représenter l'humanisme français dans son acception montpelliéraine a permis de connaître un milieu différent de celui de Cop, lié à Paris et au Collège de France : les études médicales à Montpellier ont été très tôt marquées par l'œuvre de Galien, grâce notamment à Arnaud de Villeneuve et à son concept de « nouveau Galien »³, mais aussi par l'étude parallèle des Arabes et des Grecs, comme en témoignent les programmes universitaires. Il est à noter que, depuis Arnaud, cette étude parallèle a été plus favorable à Galien qu'aux Arabes, mais que nous ne sommes pas en présence de polémiques virulentes contre les Arabes, ou de leur rejet. Élevé dans cette ambiance, Valleriole nous offre un matériau intéressant pour affiner notre approche.

Ayant toujours comme point central de notre enquête l'idée du progrès, nous examinerons d'abord les « déclarations programmatiques » des humanistes, qui expliquent pourquoi ils ont entrepris de traduire et de commenter Galien, et, pour Fuchs, en quoi l'étude des « paradoxes » et erreurs des médecins du passé est une œuvre utile et ne découle pas d'un désir simplement polémique. Ensuite, nous examinerons comment chacun des trois applique concrètement son désir de progrès, et nous nous poserons la question du rapport avec la tradition arabe qui, en tant qu'intermédiaire entre les *monumenta* du passé grec réhabilités et les lecteurs de l'époque, éclaire la relativité d'une conception du progrès imprégnée de contradictions. Enfin, nous considérerons le progrès dans le cadre du débat d'idées, des prises de position qui ont amené d'autres savants à se pencher sur la tradition arabe afin d'en évaluer la pertinence tant au niveau scientifique que langagier, étant bien entendu que les humanistes, qui n'étaient pas arabisants, lisaient les écrits des Arabes en latin

² Examen et comparaison de ces deux traductions (exemplaires collationnés à la BnF) dans D. Bacalexi, « Trois traducteurs de Galien au XVI^e siècle : Niccolò Leonicensino, Guillaume Cop, Leonhart Fuchs », dans *Lire les médecins grecs à la Renaissance : aux origines de l'édition médicale*, éd. V. Boudon-Millot et G. Cobolet, Paris, BIUM - De Boccard, 2004, p. 258-263.

³ Aperçu synthétique sur Arnaud, sur ce concept et sa contribution aux études médicales dans le cadre universitaire montpelliérain et au-delà : L. García-Ballester, « The "New Galen" : A challenge to latin galenism in thirteenth-century Montpellier », in *Text and tradition : studies in ancient medicine and its transmission presented to Jutta Kollesch*, ed. by K.-D. Fischer, D. Nickel, P. Potter, Leiden, Brill, 1998, p. 55-83. Plus particulièrement sur les écrits médicaux arabes utilisés par Arnaud : p. 78-80 et sur sa contribution au renouveau des programmes académiques : p. 80-83. Arnaud est un exemple typique de savant imprégné de cultures diverses (latine, arabe, hébraïque), « a frontiersman » (p. 64), cultures qui aiguisent son esprit critique et élargissent son horizon. Même s'il ne connaissait pas le grec, ses œuvres marquent une étape décisive de la diffusion d'Hippocrate et surtout de Galien, et établissent une conception rationnelle et scientifique de la médecine (et de l'enseignement médical).

(médiéval) et se prononçaient sur la qualité de leurs traductions de Galien sans les avoir lues dans leur version originale⁴.

1. LES HUMANISTES ET LEUR PUBLIC, LEUR OBJECTIF ET LES MOYENS DE L'ATTEINDRE

C'est un *topos* humaniste, mais la façon dont il est exposé révèle parfois des intentions réelles qui dépassent le simple fait d'énoncer une banalité : la recherche de la vérité, l'envie d'éclairer ceux qui recherchent le vrai (*veri studiosi*)⁵, de les accompagner dans leur quête est la première motivation. Mais chacun la décline à sa façon, permettant de voir son rapport personnel avec Galien d'une part, et avec le passé en général de l'autre. Leoniceno, d'abord, dans sa *Praefatio communis in libros Galeni a se translatos* (Ferrare, 1509), pense que la meilleure défense de Galien est philologique, c'est-à-dire que sa mission est de démontrer, grâce à des références précises sur des passages qui font débat, combien il est indispensable de reconsidérer le passé, de reconstituer le texte, de consulter de nouvelles sources. Selon lui, c'est le meilleur moyen de défendre son auteur « soit d'être contredit, soit d'être ouvertement falsifié »⁶. Suit l'examen des points de l'*Ars medica* où le rétablissement de la vérité grâce au texte grec corrigé illustre son point de vue. À la fin, en réponse à ses éventuels détracteurs qui lui reprocheraient d'avoir mis en doute la bonne foi du manuscrit grec (*græci codicis fidem*), juste pour pouvoir épinglez les « traducteurs arabes ou latins qui n'ont pas remarqué l'erreur de ce manuscrit »⁷, Leoniceno répond que cela ne servirait à rien de suivre juste les précédents traducteurs et commentateurs en y apportant de légères modifications, puisque l'œuvre est déjà accomplie et que cela ne serait pas une réelle avancée : c'est donc un désir de se diversifier de ceux qui ont précédemment rapporté et commenté les propos de Galien qui l'anime. Il laisse le lecteur érudit juge de son originalité.

Le besoin de continuer le travail de ses prédécesseurs humanistes, par conséquent d'avancer encore plus dans le chemin de la vérité est énoncé par Fuchs dès le début de son épître dédicatoire de son traité *Paradoxorum me-*

⁴ Aucun des trois humanistes étudiés n'est arabisant. Même si, chez Rabelais (*Pantagruel*, ch. 8), Gargantua conseille à son fils d'apprendre la langue « arabique » et de « soigneusement revisiter les livres des médecins, Grecs, Arabes, Latins, sans contemner les Thalmudistes et les Cabalistes », l'enseignement de l'arabe n'est pas répandu et le principe humaniste du contact personnel avec les textes dans leur langue d'origine n'est pas appliqué aux écrits arabes. Sur l'apprentissage de l'arabe par certains humanistes (Ficin, Pic de la Mirandole), voir N. Bisaha, *Creating East and West : Renaissance humanists and the Ottoman Turks*, Philadelphia (Pa.), University of Pennsylvania Press, 2004, p. 171-173 et D. Bacalexi, art. cit. n. 2, p. 207-208 et n. 11.

⁵ Précision concernant les mots latins : nous utiliserons la lettre *v* pour le latin humaniste, conformément à la convention adoptée dans l'*Index nominum recentiorum* de l'*Année Philologique*, et la lettre *u* pour le latin classique.

⁶ Leoniceno, « Praefatio », p. IIa : « aut a contradictione, aut a falso manifesto ».

⁷ *Ibid.*, p. VII : « interpretes, vel arabes, vel latin[os] [...] qui eiusdem græci codicis mendam non amni- madverterunt ».

dicinæ libri tres in quibus sane multa a nemine hactenus prodita, Arabum aetatisque nostræ medicorum errata non tantum indicantur, sed et probatissimorum autorum scriptis, firmissimisque rationibus ac argumentis confutantur (éd. 1535 et 1555). L'exploration des *errata* des médecins par Leonicensio, Jean Manard (1462-1536) ou Pierre Brissot (1478-1522) lui permet d'approfondir sa propre recherche de la vérité. En matière de vérité, sa déclaration vient après un long développement sur le thème des Arabes « qui ont transcrit les Grecs » (*Graecorum transcriptores*) ce qui oriente d'emblée sa démarche. Lorsqu'il dit avoir entrepris sa tâche afin que « la vérité elle-même émerge de jour en jour davantage des ténèbres les plus opaques »⁸, la part de la vérité et celle des ténèbres n'ont aucun mystère pour le lecteur. Il en est de même dans la partie de l'épître consacrée à l'éloge du duc Ulrich von Württemberg (1487-1550), protecteur de la véritable piété (*vera pietas*) et des justes études (*recta studia*), et, accessoirement, instaurateur du protestantisme dans son duché en 1523 (point commun important avec Fuchs, partisan de la Réforme) : il aidera à l'éradication des défenseurs de la barbarie, ces « grillons grouillants » (*grunnientes grylli*) qui empêchent l'éclosion des germes de la piété et des lettres (*semina pietatis litterarumque*)⁹. Un parallèle facile à interpréter dans ce contexte est établi entre le succès réel contre les Turcs et autres farouches ennemis et la promotion de la véritable *sophia*.

Pour Fuchs, vérité rime presque toujours avec pureté, d'où le maniement du *topos* bien connu des « sources pures » grecques, et des eaux « rances et fétides » arabes avec leur façon de s'exprimer confuse, inappropriée et obscure.

Valleriole, quant à lui, n'est pas polémique dans l'épître et la préface de son édition commentée de Galien, et il aborde dans le corps du commentaire souvent des questions médicales ou lexicologiques en se référant notamment à Avicenne, aux côtés des sources classiques grecques et parfois latines. Son idée du progrès et de la recherche de la vérité est imprégnée d'une part de la conception platonicienne de la « pépinière de vertus »¹⁰ que l'homme porte en lui et qu'il a comme devoir de cultiver et de mettre au service de tous et, d'autre part, du rapport avec les monuments du passé, qu'il faut préserver et défendre, pour qu'ils deviennent, en quelque sorte leurs divinités tutélaires¹¹. Selon lui, c'est un rapport de maître à élève qui illustrerait le mieux la nécessité de commenter les textes anciens.

⁸ Fuchs, *op. cit.*, « Epistola nuncupatoria », n.p., p. [5] : « veritas ipsa indies magis atque magis ex densissimis tenebras emergat ».

⁹ *Ibid.*, p. 14.

¹⁰ Præfatio, p. 2 : « seminarium virtutum ».

¹¹ Præfatio, p. 1 : « Naturae omnis servatores, studiorum patronos, disciplinarum omnium vindices ac deos quosdam tutelares dicere possis » [« Conservateurs de toute la nature, patrons des études, garants de toutes les disciplines et en quelque sorte divinités tutélaires »].

L'utilité est la motivation plus pratique des humanistes, si l'on en juge par le vocabulaire souvent employé et, quand il s'agit de polémique, par l'opposition entre l'utile et l'inutile, voire le nuisible. Leoniceno, en effet, met l'accent sur l'opposition entre les *rhetoric[ae]*, qu'il rejette, et les *pedagogi[ae]*, qu'il pratique, et renvoie ses lecteurs qui veulent s'instruire à Aristote, pour la philosophie, et à Galien pour la médecine, avec une formulation polémique et légèrement ironique qui propose au lecteur d'indiquer les passages à consulter en premier, s'il ne les a jamais lus, et s'il leur a préféré respectivement Averroès et Avicenne (p. 3). Compte tenu de l'importance du *Canon* dans les études universitaires et de son utilisation pour la compilation de plusieurs manuels ou recueils de textes destinés aux étudiants de médecine tant à Bologne qu'à Padoue, mais aussi de la lecture parallèle de Galien, et du fait que, au fur et à mesure que le siècle avance, l'étude des Arabes est de plus en plus imprégnée de galénisme¹², il serait difficile que le lecteur de Leoniceno ignore les uns ou les autres. Mais Leoniceno est dans la polémique, non dans l'exposition de la réalité.

Dans un même souci d'utilité pour « les débutants », à qui il déconseille la lecture des Arabes, Fuchs décline le *topos* qu'il est plus facile d'apprendre *ex nihilo* que de déraciner une connaissance fausse pour faire apprendre la vérité. C'est pourquoi son souci, dans la préface des *Paradoxes*, est de tenir les débutants en médecine éloignés des Arabes, pour éviter qu'ils n'avalent des mensonges à la place des vérités, et pour que ces mensonges ne s'impriment pas dans leur esprit avec une force telle qu'il serait impossible de les évincer par la suite. Dans l'épître de son édition commentée de Galien, Fuchs met en valeur sa propre traduction en dénigrant les traducteurs arabes, tout en reconnaissant, bien sûr, l'existence et la diffusion de ces traductions. Ce qui l'inquiète est le fait, dit-il, qu'ils ont tout traduit du grec, mais qu'ils l'ont ensuite proposé comme si cela venait d'eux-mêmes (p. [3]). Leur mensonge était donc de ne pas révéler leur source, c'est-à-dire de ne pas honorer Galien comme il le méritait. Mais le pédagogue (Fuchs a eu une longue carrière d'enseignant à Tübingen) ne s'inquiète pas tant pour les hommes du passé, qui n'avaient, à vrai dire, pratiquement pas de Galien en grec à proposer à leurs étudiants, puisque les affaires sarracènes étaient très florissantes, (*Sarracenicæ res maxime florent*) en Europe dans les siècles passés et que, tous les auteurs grecs ayant été tenus à l'écart, les médecins de cette époque ont été obligés de recourir aux Arabes¹³. Les hommes des siècles passés, dont le seul tort était de ne pas

¹² Voir N. Siraisi, *Medicine and the Italian Universities 1250-1600*, Leiden, Brill, 2001, p. 145-156 sur les *curricula* médicaux en Italie, le rôle de Galien et d'Aristote, et les personnalités qui y ont marqué les études médicales, l'importance du *Canon* d'Avicenne dans l'enseignement médical et la compilation de manuels (*practica*), ainsi que sur l'évolution de son influence aux XV^e et XVI^e siècles, et le rôle notamment du médecin padouan Giovanni Battista Da Monte (1489-1551), voir p. 205-225.

¹³ Fuchs, *op. cit.*, « Epistola, p. [3] » : « Oppressis [...] Græcis omnibus scriptoribus, ad Arabes eius ætatis Medici confugere coacti sunt ».

avoir connu le grec et les œuvres originales à cause des conditions difficiles qui avaient suivi la chute de l'Empire romain et le démantèlement progressif de l'Empire byzantin, sont traités avec une certaine indulgence. Ils ne sont pas responsables de leur ignorance. Fuchs règle ses comptes avec le passé de sa *Germania*, en assimilant les Goths aux Sarrazins (*Sarraceni*) et avec le passé, et même le présent, de l'enseignement universitaire germanique et européen : il déplore le fait de le voir toujours envahi par les écrits des Arabes, malgré le rétablissement de la liberté et la disponibilité des écrits des médecins grecs ; il s'inquiète aussi du déclin des études grecques « même en Italie » (*ibid.*). En expliquant comment les Arabes se sont trompés, Fuchs vise les médecins, et surtout les enseignants de la médecine, « ces ignorants », qui apparaissent comme les successeurs d'Avicenne et prétendent régner dans le monde universitaire, en déroutant ainsi les étudiants de la véritable médecine (p. [6, 7]). Nous sommes, certes, dans le contexte d'une littérature de propagande humaniste, si l'on considère comme propagande l'effort de diffuser une idéologie au plus grand nombre, et non l'endoctrinement pur et simple : Fuchs insiste souvent sur le thème de la lumière opposée à l'obscurité, et de la propagation de cette lumière (de Galien) à l'aide des commentaires et explications, comme s'il voulait en quelque sorte se justifier auprès du lecteur de ne pas avoir laissé le texte « nu », d'être intervenu pour le guider, en le privant ainsi du plaisir d'une approche personnelle.

Valleriole, dans la Préface de son édition des quatre traités *De morbo et accidenti*, fait également référence à l'utilité de ses commentaires pour les étudiants, et du danger qui les guette s'ils suivent sans discernement n'importe quels auteurs prétendant les instruire (p. 10). Polémique contre les « barbares » et les prétentieux, dont les écrits, privés de toute érudition, jugés inutiles, creux et vains (*inutilia, hiantia, vana*), entraînent les autres dans l'ignorance. Mais cette polémique, en dépit de la référence à la barbarie, fait partie du règlement de comptes habituel entre gens du même milieu et de la même discipline, comme le montre la suite du développement tout entier consacré au dénigrement de ceux qui recherchent plutôt les louanges flatteuses que la véritable sagesse. Il n'existe pas ici d'allusion (directe ou indirecte) aux Arabes. Dans ce même esprit de polémique contre ses pairs, Valleriole explique le choix de commenter Galien, qui, selon lui, surpasse tous les autres auteurs (p. 11). Pendant que les médecins de son époque s'éloignaient de lui, « en recherchant la protection des grands et en courant dans toute la ville »¹⁴, lui, s'occupe de Galien, dont la solidité de la doctrine, la splendeur de la narration et la rigueur de l'argumentation n'ont pas d'égal. Cette vénération de Galien sera souvent illustrée par les références à Avicenne qui appuieront les thèses du médecin

¹⁴ Valleriole, *op. cit.*, p. 11 : « potentum salutationibus et urbis circuncursionibus ».

de Pergame. Mais Valleriole n'est pas un admirateur béat : Avicenne et Galien ne s'accordent pas toujours, et, dans ce cas, c'est Galien qui détient la thèse la plus juste. Contre l'éventuel reproche d'avoir voulu « calomnier » Avicenne ou « imprimer sur ce monument une marque de méfiance », Valleriole se tient en ordre de bataille pour défendre Galien et se battre pour la vérité¹⁵.

II. COMMENT LE PRINCIPE DU PROGRÈS DE LA CONNAISSANCE EST APPLIQUÉ CONCRÈTEMENT : LES RÉFÉRENCES À LA TRADITION ARABE DANS LE CONTEXTE (TEXTE, COMMENTAIRE).

Lorsque les humanistes s'attaquent à des problèmes précis du texte (Leonicensino le plus souvent, mais aussi Fuchs qui corrige souvent l'Aldine) ou expliquent les propos de Galien dans le commentaire (comme Valleriole), leur attitude face aux Arabes est tributaire de l'éducation universitaire qu'ils ont eux-mêmes reçue, mais révèle aussi un besoin de s'émanciper du passé. Cependant, comme l'objectif à atteindre, le public visé et la méthode d'aborder Galien sont à chaque fois différents, il est intéressant d'abord de relever quelques références significatives et ensuite de voir comment elles s'articulent avec celles des auteurs antiques ou médiévaux.

Leonicensino dans sa *Praefatio* apparaît comme un pur produit de son époque et de l'humanisme italien¹⁶, même s'il met toujours l'accent sur la nouveauté de sa méthode et qu'il fait fréquemment allusion à son contact personnel avec les manuscrits¹⁷ ; puisque les exemples qui illustrent sa démarche sont pris dans l'*Ars Medica*, il associe dans sa critique auteurs arabes et latins dont les corrections, souvent concordantes, sont à chaque fois rejetées après une longue argumentation dont le but est de prouver soit qu'ils contredisent Galien (la lettre et l'esprit), soit qu'ils ont omis de préciser un point important de sa théorie que Leonicensino rappelle opportunément au lecteur. Le débat sur la définition de la maladie, c'est-à-dire la différence entre son essence, *οὐσία*, et sa cause, *αἰτία*, que Leonicensino tranche finalement en rappelant la proximité de l'écriture de ces deux mots qui avait été sans doute à l'origine de leur confusion lors de lectures erronées des manuscrits, offre la première occasion d'associer les Arabes et les Latins : Hali ibn-Ridwan¹⁸ (selon lui, le premier à avoir élaboré une traduction en arabe), s'essaie à une première correction dont Leonicensino souligne la « violence » et la « barbarie », éloignée tant de la langue grecque que de la langue latine et des préceptes de Galien¹⁹. Le *Plusquam-*

¹⁵ Commentaire au *De morb. causis* 7 [K. 7, 30-31], p. 109 : « pro veritate pugnantes adversus illum [Avicenne] pro Galeno in acie staremus ».

¹⁶ L'esprit « régional » de ce courant humaniste est étudié par N. Siraisi, *op. cit.*, p. 146-147.

¹⁷ Leonicensino, *op. cit.*, p. V : « codices græci quos ego viderim ».

¹⁸ Médecin égyptien (vers 998-1061). Voir M. Ullmann, *Die Medizin im Islam*, Leiden-Köln, Brill, 1970, p. 158-159. Commentateur de l'*Ars Medica* de Galien et auteur d'un traité *Sur la prévention des maladies corporelles en Égypte*.

¹⁹ Leonicensino, *op. cit.*, p. IIa : « a Galeni placitis abhorrentem ».

commentator (Pietro Torrigiano de' Torrigiani, Florentin éduqué à Bologne, mort vers 1319) n'est pas mieux traité, puisque sa suggestion ferait penser que Galien, un homme de la plus grande éloquence (*eloquentissimus*, p. III), s'exprimerait avec la maladresse d'un enfant ou d'un barbare. En troisième lieu, la *Differentia 169* du *Conciliator* (le Padouan Pietro de Abano, professeur de médecine, philosophie et astrologie, vers 1275-1316), même s'il a essayé de se démarquer de l'arabe et du latin, présente plusieurs sortes de défauts²⁰.

La « nouvelle lecture » de Leoniceno est une occasion pour lui de faire appel aux auteurs comme le *Plusquamcommentator* ou le *Conciliator* (dont il ne donne pas le nom, contrairement à d'autres sources citées, arabes ou latines) qui sont supposés connus de ses lecteurs et qui sont autant répréhensibles que les Arabes, à cause de leur correction pour le moins hasardeuse du grec. Le renouveau philologique, c'est-à-dire le retour au grec et la collation personnelle des *codices* donne l'occasion à Leoniceno de décocher des flèches non seulement contre la tradition arabe, mais aussi contre ses propres prédécesseurs et de critiquer ainsi implicitement la manière d'enseigner Galien, c'est-à-dire de lui associer (pour le traité en question) les deux commentaires latins qui, comme il l'a démontré, manquent de fiabilité. C'est donc une occasion de promouvoir une nouvelle approche, authentiquement érudite, que Leoniceno réaffirme lors de la discussion du second point à corriger concernant l'évacuation du corps pléthorique (à partir de la p. IV), où il tente de démontrer la confusion entre conjonction et disjonction (phlébotomie *ou* scarification, ou bien les deux, l'un après l'autre ?). Ce passage, dit Leoniceno, comporte une erreur tant chez les Arabes, que dans la « traduction grecque » et chez le *Plusquamcommentator*²¹. Avicenne bénéficie d'un traitement de faveur, car, « même s'il s'est exprimé de façon barbare » (p. VI), on pourrait, à première vue, penser que ses propos ne s'écartent pas trop de Galien, tout comme ceux de Sérapion²². Mais le lecteur, que l'on suppose bien formé aux règles de la rhétorique classique, comprend aisément que, si l'on dit du bien d'Avicenne et qu'on expose en détail les étapes de la thérapie qu'il préconise, ce n'est que pour mieux rebondir, et pour souligner que même lui, qui se veut interprète fidèle de Galien, a omis de dire ce que le médecin doit faire dans le cas où le corps de son patient, trop âgé ou trop faible, ne peut supporter les deux procédés d'évacuation successifs.

Contrairement à la discussion très précise et circonstanciée de Leoniceno, Fuchs, dans le corps de son commentaire des traités *Sur les différences* et *Les causes des maladies* ne fait allusion que deux fois à Avicenne (et aucune à un

²⁰ *Ibid.*, p. III : « pluribus modis peccet ».

²¹ Discussion des propositions de Leoniceno sur ce passage : D. Bacalexi, art. cit. n. 2, p. 206-207. Cf. V. Boudon-Millot, p. 375 et n. 1, p. 376 et n. 1.

²² J. Sérapion (Yuhanna ibn Sarapion ou Sérapion l'Ancien), médecin arabe du IX^e s., auteur du plus ancien traité de médecine en langue arabe conservé (*Breviarium medicinae*).

autre auteur arabe). Il est vrai que ce commentaire, conformément aux déclarations introductives de son auteur, vise à bien faire connaître (à réhabiliter ?) Galien, c'est pourquoi il est parsemé de nombreuses références à bon nombre de ses traités, ce qui n'est courant ni chez Leoniceno, ni chez Valleriole. Par ailleurs, l'absence de caractérisations polémiques étonne le lecteur, qui s'attend à ce que Fuchs saisisse l'occasion de démontrer avec des exemples concrets tout ce qu'il a reproché aux médecins arabes dans sa préface. Le premier passage discuté concerne la distinction entre maladie et symptôme (K. 6, 851) et maladie et cause²³. La controverse concernant les causes appelées *continentes* (celles que Galien appelle συνεκτικάί, cf. par exemple *Definitiones medicae*, K. 19, 392-393) oppose ceux qui, comme les Méthodiques, « attribuent à juste titre aux maladies ce genre de causes », et « les nôtres, qui, suivant le jugement de leur prince Avicenne, tout en définissant la maladie de la même façon que Galien comme une affection au moyen de laquelle la fonction est altérée, ne peuvent en aucune manière lui attribuer une cause synectique ». Le fait d'avoir cité Avicenne comme appui d'une opinion non pertinente est une marque de désapprobation, mais elle est la seule. Fuchs ne s'attarde pas davantage sur ce passage, et renvoie le lecteur à son commentaire au premier chapitre du *De symptomatum differentiis* (définition de la maladie)²⁴. Il en est de même pour la seconde allusion à Avicenne, introduite par la phrase « l'erreur d'Avicenne détectée », lors de la discussion de la question de l'attraction de la partie malade par la partie saine ou l'inverse (K. 7, 30-31). Nous avons ici l'unique référence précise au *Canon* (3, fen 2, ch. 15). Fuchs commence par un jugement de valeur : « quare falsum est et errore haud vacat maximo, quod Avicenna [...] reliquit ». Suit la citation d'Avicenne, la référence aux Commentaires de Gentili, la justification que, si cette argumentation est brève, c'est parce que Valleriole en a déjà longuement parlé. Mais ce qui est encore une fois étrange, c'est l'absence de caractérisation polémique violente, qui tranche avec le langage utilisé dans l'épître de cette édition et dans l'introduction des *Paradoxes*. Fuchs est dans la confrontation des théories et opinions médicales, et ne sem-

²³ Il s'agit du ch. 5 du traité *De morborum differentiis*, où Galien récapitule d'abord les différences des maladies des homéomères selon ce qu'il appelle « la première et la seconde hypothèse » (dilatation, εὐρύτης, ou constriction, στέγνωσις des pores ; altération des qualités, ποιότητες), donne ensuite des exemples de dyscrasies chaudes ou froides, et procède également à une clarification terminologique pour ne blâmer que ceux qui ne sont pas cohérents avec leur propre hypothèse et parlent tantôt de maladie, tantôt de symptôme se référant au même phénomène (l'exemple de la convulsion). Voir aussi sur la classification *Galen 'On diseases and symptoms'*, transl. with introd. and notes by I. Johnston, Cambridge-New York, Cambridge University Pr., 2006, p. 70-72. *Ibid.* p. 31-32 sur les termes αἴτιον/αἴτια et p. 81-125 sur la notion de cause en général chez Galien et chez ses prédécesseurs (p. 112-117 plus particulièrement sur la classification des causes dans les traités *De morborum* et *De symptomatum causis*).

²⁴ Galien définit la maladie comme « une constitution contre nature au moyen de laquelle la fonction (ἐνέργεια) est atteinte en premier lieu » (K. 7, 43), reprenant ce qu'il avait déjà dit dans le ch. 2 du *De morborum differentiis* (K. 6, 837), où la maladie est « une atteinte soit de la fonction soit de la constitution » (ἡ ἐνέργειας ἢ κατασκευῆς βλάβη).

ble pas plus préoccupé par le fait que ce soit Avicenne, un Arabe, et non l'un de ses collègues *Tubingenses*, par exemple, qui commet l'erreur.

Valleriolo, enfin, qui ne mentionne pas les Arabes dans sa préface et son épître, fait souvent référence à Avicenne dans son commentaire de façon précise et circonstanciée (livre du *Canon*, fen, chapitre). Une telle précision conduit à penser qu'il avait le livre à sa disposition, ce qui ne serait pas étonnant compte tenu de sa diffusion à Montpellier, où les auteurs les plus lus sont Galien (avec 242 cours de 1501 à 1600), Avicenne (161 cours de 1501 à 1582), Hippocrate (97 cours de 1501 à 1600), Rhazès (40 cours de 1504 à 1590)²⁵. Même si L. Dulieu considère Valleriolo comme un « admirateur des Grecs et surtout des Arabes au détriment des modernes »²⁶, sa lecture d'Avicenne ne révèle pas d'admiration, mais une attention particulière à Galien, dont l'auteur arabe corrobore le plus souvent les propos. À la différence des précédents, Valleriolo emploie dans ce cas une caractérisation positive telle que « l'Arabe Avicenne l'a bien compris » par exemple au sujet des premiers éléments, qui sont au nombre de quatre comme les premières maladies²⁷, ou « Avicenne l'a vu », au sujet de la colère, de la fièvre et du déséquilibre humoral²⁸. L'unique référence à un autre auteur arabe, *Haliabas* (Haly Abbas, *i.e.* Ali ibn al-Abbas al-Magusi, vers 930-994) au sujet des maladies provoquées par le refroidissement suite à la prise excessive de vin, *οινοφλωγία*, est également positive : c'est un « auteur dont on ne doit pas être mécontent »²⁹, car Haly Abbas critique l'ivresse. Mais cette caractérisation va de pair avec les idées que Valleriolo exposera par la suite concernant les nourrices, les mères biologiques et l'allaitement, où il s'exprime plus comme un moraliste que comme un médecin³⁰. Comme il s'agit aussi d'un sujet sensible, la prise de vin, Valleriolo est content qu'un Arabe ait dit la même chose que les auteurs grecs et latins auxquels il a souvent recours. Cependant, nous n'avons aucune référence à la religion musulmane qui interdit le vin.

Il arrive que Valleriolo expose un désaccord avec Avicenne, toujours dans le souci de bien expliciter les propos de Galien. L'absence de polémique dans ces cas-là pourrait être interprétée comme une attention particulière à bien guider le lecteur, à lui donner toutes les clés pour comprendre Galien, d'où

²⁵ L. Dulieu, *La médecine à Montpellier*; t. 2, Renaissance, Avignon, Presses Universelles, 1979, p. 144 : « le *Canon* bat tous les records, avec 172 cours dans le siècle ». Tableau synthétique de l'ensemble des auteurs p. 145.

²⁶ *Ibid.*, p. 201-202.

²⁷ *De morb. diff.* 4 : K. 6, 843-844, p. 33. La précision *Arabs Avicenna* peut paraître superflue, ou bien être interprétée comme une marque de respect, un souci de distinguer cet auteur des autres médecins cités et des auteurs grecs et latins. Haly Abbas, le deuxième auteur arabe cité par Valleriolo, ne bénéficie pas de ce qualificatif.

²⁸ *De morb. causis* 2 : K. 7, 4-5, p. 81.

²⁹ *De morb. causis* 3 : K. 7, 13, p. 90 : « non poenitendus autor ».

³⁰ *De morb. causis* 7 : K. 7, 26-28, p. 104-105, 106. Étude détaillée de ce sujet et références bibliographiques : D. Bacalexi, « Responsabilités féminines : sages-femmes, nourrices et mères chez quelques médecins de l'Antiquité et de la Renaissance », *Gesnerus* 2005 62 (1-2), p. 5-32.

les allusions fréquentes à la terminologie, qui a pu parfois créer la confusion entre deux conceptions de la maladie, comme lors de la question de la maladie appelée *éléphantiasis* chez les Grecs et chez les Arabes³¹ : ce nom désigne une maladie qui n'est pas la même. Les Arabes, comme Avicenne (22, fen 3, tract. primus, ch. 16) pensent que c'est une « tumeur des extrémités du corps », ce qui n'est pas le cas chez les Grecs, c'est pourquoi il faut distinguer les maladies qui portent le même nom, mais sont définies différemment. Galien, Paul et Aëtius la considèrent comme une grave (ou incurable) maladie du corps tout entier. Gariopontus, auteur très ancien³², ne prononce même pas le nom de cette maladie si grave. En fait, Valleriolo aboutit à la conclusion que l'*éléphantiasis* est la lèpre des Arabes, comme l'ont démontré Manard et Fuchs.

Dans le commentaire au chapitre 7 du *De morborum causis* concernant l'attraction de la partie malade par la partie saine ou l'inverse, Valleriolo pense qu'Avicenne s'est trompé. Galien dit que

la partie du corps subit une inclinaison vers le côté opposé (μόριον ἐπερρόροπον) pour une cause différente à chaque fois : en cas de paralysie d'un côté, attiré par les muscles agissants ; en cas de convulsion d'un côté, [attiré] par [les muscles] convulsés ; les inflammations, les squirrhés, les cicatrices dures et toute lésion de ce genre, en tirant vers eux la partie qui leur est attenante, la tordent (διαστρέφει τὸ μόριον). Mais dans le cas de nerfs et de tendons coupés, comme pour ceux qui sont paralysés, c'est la fonction des parties situées à l'opposé, qui sont dans un état normal, qui tire [l'autre] partie vers elles³³.

Après avoir abondamment cité Avicenne, après avoir fait allusion au commentaire de Gentili et éclairé le désaccord avec Galien, Valleriolo précise qu'il ne veut pas créer l'impression que cet exposé est sorti de son imagination (tente-t-il de prévenir ici un reproche d'anti-arabisme ?). Il donne la citation du *Canon* où il est stipulé : « quand elle [*i.e.* l'une des deux parties] s'incline vers l'autre, la seconde partie est attirée avec elle et la ramollit ; elle lui change sa forme si elle est forte, et, si elle est faible, elle lui fait subir seulement un ramollissement ». Comme Gentili a compris que « la seconde partie » était la partie saine, ce qui est une proposition inepte (*inept[is] exposit[io]*), ce passage signifierait, selon lui, que la partie saine est attirée avec la partie malade.

³¹ *De morb. causis* 7 : K. 7, 29-30, p. 107-108. Galien emploie ici le terme ἐλέφας. Étude de la terminologie, de la nature et du caractère contagieux de cette maladie, très probablement la lèpre (au sens moderne du terme), chez des auteurs grecs comme Arétée de Cappadoce et surtout Galien, qui distingue ἐλέφας (maladie grave) et λέπρα (maladie bénigne) : D. Gourevitch, « Un éléphant peut en cacher un autre ou Comment sauter du coq à l'âne peut mettre la puce à l'oreille », in '*Docente natura*' : mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah, textes réunis par A. Debru et N. Palmieri, avec la collab. de B. Jacquinod, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2001, p. 156-176. Cf. aussi I. Johnston, *op. cit.*, p. 54.

³² *De morb. causis* 7 : K. 7, 29-30, p. 108 : « vetustissimus ». Gariopontus ou Raimpotus ou Wariampotus : auteur du début de l'école médicale de Salerne, mort vers 1050, qui a écrit *Passionarius Galeni [...]* *egritudines a capite ad pedes usque complexentis in quinque libros particulares divisus, una cum febrium tractatu earumque sintomatibus*, Lyon, 1536.

³³ *De morb. causis* 7 : K. 7, 30-31, p. 108-109.

Or, cette théorie d'Avicenne, selon Valleriole, ne correspond ni aux propos de Galien, ni à la réalité. D'abord, parce que c'est la partie malade qui est attirée par la partie saine, dont les muscles ont de l'énergie, sont valides³⁴. Ensuite parce qu'Avicenne se trompe quand il dit que la partie malade ramollit (*mollificat*) la partie saine : car la cause de la maladie (*morbifica causa*) ne se situe pas dans la partie qui attire, mais dans celle qui est attirée. Valleriole tente de « sauver Galien de la calomnie » et de rétablir ainsi la vérité de sa doctrine (p. 109). Les allusions aux prétendues erreurs de Galien sont considérées comme insupportables, d'autant plus que certains, sans même oser mentionner le nom du médecin de Pergame, sous-entendent qu'il se trompe quand il dit que le côté sain (ou qui a l'air sain) du visage attire le côté malade et ramolli³⁵. En fait, ce sont toujours les muscles capables de mouvement qui peuvent aussi mettre en mouvement les autres, et non l'inverse. Il est d'ailleurs étonnant, poursuit Valleriole, de voir comment Avicenne, qui « se glorifie » d'être un fidèle interprète de Galien, a osé le calomnier ainsi.

Le cliché des « sources limpides » apparaît seulement ici chez Valleriole³⁶. Sans rien céder, sans polémique gratuite mais avec un esprit critique érudit, il présente Galien comme l'incontestable source de la vérité. Son intention, comme le lecteur peut le constater tout au long de l'étude du commentaire, n'est pas de dénigrer Avicenne, mais de promouvoir Galien, de s'inscrire donc dans un débat d'idées, non de préjugés.

III. RETOUR SUR L'IDÉE DU PROGRÈS : DÉFENSE DE LA VÉRITÉ OU PARTI PRIS ?

La défense de la vérité est, nous l'avons vu, le but affiché par les humanistes, mais cette vérité est multiple, contradictoire parfois, souvent dépendante du point de vue personnel (doctrinal, religieux, idéologique) de chacun. Les nombreuses références à Avicenne, la lecture circonstanciée et critique qu'en fait Valleriole n'est pas sans rapport avec la tradition des études médicales à Montpellier. Une tradition de lecture critique des Arabes, de réhabilitation de Galien dont les écrits fournissent les préceptes d'une médecine scientifique, fondée sur l'observation, l'expérience et la connaissance, instaurée depuis Arnaud de Villeneuve. Nous pouvons y associer le climat particulier de l'humanisme français³⁷, qui s'émancipe des traditions scolastiques grâce à la pro-

³⁴ « Quid fieri potest, ut ab his movere non potentibus, pars sana trahatur, si modo per secundam partem, ut vult Gentilis, sanam intellexerit partem princeps ? An non haec et Galeno et veritate repugnat ? »

³⁵ Valleriole donne ici une référence au *De locis affectis* (*tertio de locis affectis, capitè decimo, et quarto item libro capitè eodem*) qui semble correspondre au ch. 14 du livre 3 (K. 8, 210 : la partie paralysée du visage est tirée vers la partie opposée). L'attraction vers la partie opposée des différentes parties du visage comme les lèvres ou la mâchoire est également expliquée dans le livre 4, ch. 5 (K. 8, 236-237).

³⁶ Conseil aux *veritatis studios[os]* : « de purissimo potius fonte quam sordidis rivulis haurire malint », p. 40.

³⁷ Sur les nuances des différents « courants » humanistes selon les aires géographiques : D. Bacalexi, art. cit. n. 2, p. 211-213, où l'on trouvera aussi les références bibliographiques y afférentes.

motion des langues et la fondation d'établissements universitaires modernes comme le Collège Royal. À Montpellier, où Rabelais aussi a fait ses études, les préjugés semblent moins tenaces et l'association entre Galien, Avicenne, Hippocrate et Rhazès équilibrée. Par ailleurs, Valleriole dédie son travail au cardinal François de Tournon (1489-1562), proche de François 1^{er} et fondateur, en 1536, du Collège de Tournon, destiné, dit-il, « à étudier les disciplines nouvelles » (qui plus est à dispenser un enseignement gratuit), sans oublier « la foi des ancêtres »³⁸. Le progrès est conçu comme une nouvelle découverte, associée, sous le plume de Valleriole, à « la douceur et au plaisir » procurés par les études, ce qui n'est pas sans rappeler les poètes de la Pléiade. Pourrait-on oser avancer ici l'hypothèse que le plaisir n'est pas uniquement le résultat de la lecture de Galien, mais aussi de tous les auteurs utiles et agréables, y compris les Arabes ?

Le fait que Leoniceno attache une grande importance à la promotion de la nouveauté de sa méthode et à la démonstration concrète des avantages qu'elle procure en matière de correction langagière et doctrinale (et de pratique médicale) n'est pas indépendant de la large diffusion des textes arabo-latins en Italie³⁹. Malgré son opposition aux écrits arabes, Leoniceno ne les élimine pas de son argumentation, peut-être parce que sa conception érudite du progrès comporte moins de préjugés et qu'il reste persuadé que le débat d'idées, c'est-à-dire la confrontation du « mensonge » avec la vérité suffirait à convaincre le lecteur de bonne foi. La situation particulière italienne, c'est-à-dire l'installation d'un grand nombre d'érudits grecs fuyant l'empire ottoman (même avant la chute de Constantinople) le rend encore plus confiant : la force des écrits originaux grecs, leur diffusion sous une forme restaurée grâce à l'étude des manuscrits, suffiraient à reléguer tout le reste au passé.

Le cas le plus caractéristique d'un débat d'idées passionnant et imprégné de certains préjugés est celui de Fuchs, qui va jusqu'à prétendre que les Arabes ne connaissaient pas le grec. Ses *Paradoxes* font l'objet d'*Annotations* de la part de Sébastien de Monteux⁴⁰. Fuchs, dans l'épître dédicatoire de la deuxième édition des *Paradoxes*, dit ne pas avoir besoin de défense particulière (*peculiarem apologiam*) contre quelqu'un comme lui, grossier et mal informé (*rudis et imperitus*) malgré son âge, dont toutes les allégations manquent de chaleur (p. 6). Monteux s'est livré à une lecture minutieuse et atten-

³⁸ Devenu en 1548 « université » de philosophie et des sept arts libéraux, il a vu sa réputation s'accroître au point de rassembler plus de deux mille étudiants de toute l'Europe et de posséder aussi des presses universitaires pour les besoins des étudiants. Un privilège papal lui avait été accordé en 1552.

³⁹ Sur les études médicales en Italie aux XIII^e et XIV^e siècles et sur les personnalités qui les ont marquées et les œuvres les plus étudiées d'après les *curricula* universitaires : N. Siraisi, *op. cit.*, p. 79-99, 146-148 et 208-209.

⁴⁰ Né en 1480. *Annotatiunculae Sebast. Montui, [...] in errata recentiorum medicorum per Leonardum Fuchsum Germanum collecta*, Lyon, 1533.

tive des propos de Fuchs, une lecture riche en références surtout pharmaceutiques, et à une réfutation fondée sur une réflexion personnelle qui fait preuve parfois d'une étonnante liberté et modernité. Sans ignorer la précision languagière, comme par exemple dans la discussion des ce que les Arabes appellent « manna » et Galien « mel æreum » (p. 3), il soutient l'existence d'autres traités de Galien que ceux connus au XVI^e siècle, dont les Arabes, plus anciens, ont eu connaissance et qui ont été soit perdus, soit altérés ou mutilés à cause du temps vorace et de la négligence des hommes⁴¹ : la confirmation de cette thèse, poursuit-il, se trouve dans le *De libris propriis*. C'est dans la même optique qu'il distingue la graphie différente de deux mots homophones, un arabe et un latin, qui désignent deux plantes différentes : « l'armel, rue sylvestre, et le harmel, ciguë, qui chez les Arabes s'écrit avec une lettre aspirée⁴² » ou qu'il soutient (p. 10) que les Arabes, postérieurs à Galien, connaissaient plus de médicaments que lui. L'idée du progrès qui suit la progression chronologique sans mépriser le passé, s'en trouve renforcée, contrairement à Fuchs, qui, dans l'épître des *Paradoxes*, ne reconnaît le progrès, c'est-à-dire le fait de se nourrir des auteurs du passé et de continuer leur œuvre, que par rapport aux seuls auteurs de l'Antiquité, et, pour les médecins, aux Grecs, notamment à ceux qui se sont basés sur Galien.

Cette épître montre aussi, même si l'association n'est pas faite *expressis verbis*, la motivation religieuse de Fuchs, compte tenu de la place accordée à la critique religieuse (en bon luthérien, il s'oppose « aux Anabaptistes et aux Papistes », p. 9-10), à la dénonciation des théologiens ignorants des langues (grec, hébreu et latin, servant à lire la Bible), et à l'encouragement du Prince dédicataire à être le pilier des disciplines, des arts et de la religion, et à veiller à la réhabilitation de la réputation de la *schola Tubingensis* (p. 10). La

⁴¹ Monteux, p. [3] : « edaci tempore ac hominum negligentia »,

⁴² « Armel, rutam sylvestrem et harmel, apud Arabes scriptum cum aspiratione, cicutam ». Cette allégation de Monteux semble inexacte au vu des noms latins et arabes des plantes évoqués : *ruta sylvestris* (« rue ») est bien la plante appelée en arabe *harmel* (ħarmel). J. André, *Les noms des plantes dans la Rome antique*, Paris, Les Belles lettres, 1985, s.v. *ruta*, donne, entre autres, la référence de Pline (*NH* 20, 131) selon lequel, la *ruta* « est l'un des principaux médicaments ; donnée à trop forte dose, elle devient nocive comme un poison. Singulièrement, son action disparaît sous l'effet du suc de la ciguë : les poisons sont ainsi des poisons pour leurs semblables » (« mirumque, cicutae suco extinguitur : adeo etiam uenenorum uenena sunt »). La source de la confusion de Monteux pourrait être effectivement la « rue sauvage » appelée *harmale* ou *harmel* (*peganum harmala*), dont parle Galien (*De simpl. med. temp.* 7, 22 : K. 12, 82) : Μώλυ. Τινὲς δὲ τοῦτο πηγανὸν ἄγριον ὀνομάζουσιν, ἔνιοι δὲ ἄρμολαν. Dioscoride 3, 46 en donne également les trois noms (πήγανον ἄγριον, μῶλυ, ἀρμολά) ; ses graines avaient des vertus curatives, selon les médecins et naturalistes arabes, mais à laquelle on attribue également des propriétés somnifères et magiques : S. Amigues, *Études de botanique antique*, Paris, Institut de France, 2002, p. 433-435. Cf. L.S.J et F. Montanari, *Vocabolario della lingua greca s.v. ἀρμολά*, arabe *harmal*. C'est une plante encore en usage au Maroc pour « chasser les mauvais esprits » (précision fournie par ma collègue Meryme Sebti que je remercie). La confusion de Monteux n'enlève rien à son argumentation de défense des Arabes, mais démontre encore une fois combien l'apprentissage de l'arabe était indispensable pour l'étude des sciences, presque autant que le grec, qui, avec l'hébreu, donnait accès aux textes bibliques originaux. Merci à ma collègue Dina Franié-Joly d'avoir eu la gentillesse de discuter des mots arabes et de me fournir les précisions correspondantes.

mention des Arabes reste à connotation non religieuse, « les barbares », à la différence d'un Symphorien Champier, par exemple, qui, dans sa réponse aux *Annotatiunculae* de Monteux, emploie le terme « Mahometani » et réaffirme une opinion bien répandue de la double filiation de la médecine, grecque et « attique » (*attica*), à laquelle fait suite la médecine latine, et qui est, évidemment, la bonne, fondée sur Hippocrate et Galien, et arabe, « barbare, issue de la secte des Mahométans venue d'Arabi », où la lignée de Cham a introduit le culte de malins démons⁴³. Nous sommes loin, chez Fuchs, de l'attitude presque systématique d'un Valleriole, qui, lors de ses discussions lexicologiques, produit presque toujours les trois variantes, grecque, latine, et arabe (exprimée en bon latin, bien sûr).

CONCLUSION : LE PROGRÈS, ENTRE LINÉARITÉ ET CONTRADICTIONS.

Lors du vif débat entre humanistes et de la confrontation entre Galien et les Arabes, que ce soit pour conforter la supériorité sans faille du premier sur la prétendue barbarie des seconds ou pour éclairer, pour donner des repères qui font le plus souvent partie du bagage intellectuel du lecteur cultivé, ou tout simplement pour faire preuve d'érudition dans l'objectif de faire émerger la vérité, l'étude détaillée des références des humanistes aux Arabes montre d'abord qu'ils en sont connaisseurs, et que le rejet ou l'adoption de leurs thèses ne procède pas uniquement d'un parti pris idéologique. Nous constatons également que le ton change selon la fonction différente du texte et l'impact recherché : dans les préfaces et les épîtres dédicatoires qui reflètent le *credo* de chaque humaniste, les propos sont souvent violents, les mots brûlants, les prises de position tranchées ; par contre, dans les commentaires, destinés à l'étude et à l'apprentissage de l'art, à l'assimilation de ses fondements par les futurs praticiens, la critique est plus documentée et érudite, sans concession, mais ayant pour but de démontrer scientifiquement la supériorité des Grecs plutôt que l'infériorité des Arabes. Néanmoins, les préjugés que cette lecture nous révèle sont tenaces, et plusieurs critiques s'accompagnent de considérations induisant un point de vue qui dépasse le cadre strictement médical. Cependant, considérés sous le prisme d'une époque en mutation et en quête de nouveauté, même les préjugés critiquables (d'abord par leurs pairs, comme c'est le cas de Monteux et de Fuchs) nous aident à appréhender l'histoire des idées, car ils nous révèlent les motivations des humanistes, leurs contradictions, leur oscillation entre désir de vérité et d'instruction des *studiosi*, et idées diffusées dans le milieu érudit et dans la société de leur temps.

⁴³ « Malorum daemonum cultum induxerunt ». Sur les motivations religieuses (rejet de la religion musulmane) tant de Champier, que de Postel, même si ce dernier a encouragé l'étude de la langue arabe et a écrit une grammaire arabe : P. E. Pormann, « La querelle des médecins arabistes et hellénistes ou l'héritage oublié », in *Lire les médecins grecs ...*, *op. cit.*, p. 133-136. Plus généralement sur la religion comme motivation des critiques humanistes à l'égard des Arabes : D. Bacalex, art. cit. n. 2, p. 214-217.

Les Arabes, par leur fonction d'épouvantail ou par leur appui de la vérité galénique sont, en quelque sorte, ceux qui valorisent encore plus le travail des humanistes et qui le rendent encore plus authentique, encore plus proche des « sources limpides » et, surtout, plus original, parce que, selon eux, personne avant eux n'avait pensé à fournir des versions de Galien consultables par tous.

Tous les honnêtes hommes se mettent à chercher la vérité, à faire surgir la modernité, à attirer vers la lumière le public des étudiants et des lettrés. Mais la recherche de la modernité aboutit souvent à une valorisation de l'opinion personnelle des commentateurs/traducteurs et de leurs semblables, sans réelle incitation à la lecture des écrits des Arabes, ce qui serait conforme au principe humaniste de l'appropriation personnelle des textes, médicaux ou bibliques. C'est sur ce point que nous pourrions qualifier la « modernité » comme partielle, au mieux, et partielle, au pire, et que nous pourrions réfléchir aujourd'hui sur des tentatives de la même inspiration, dont la résurgence ne fait que confirmer l'idée que, en matière d'histoire du savoir, médical ou autre, il n'est jamais bon de considérer une seule et unique voie de transmission et d'en exclure celles qui nous semblent compromises. La transmission du savoir médical, à Paris, en Italie, à Tübingen, à Montpellier ou ailleurs dans l'Europe de la Renaissance s'est nourrie du savoir arabe, tout en prétendant le supprimer. Les historiens de la médecine et de la philosophie de nos jours ont donc une tâche de vigilance par rapport à ce savoir, produit d'une époque historique, appuyé sur d'autres savoirs, continué par d'autres, oublié parfois, mais qui a permis de comprendre que la modernité, si on n'y prend pas garde, peut se transformer en véritable illusion d'un monde parfait. Les Grecs auront plus à perdre qu'à gagner s'ils deviennent, malgré eux, des enjeux sous la plume d'idéologues qui tentent de produire un effet auprès du grand public, sans tenir compte de la complexité de la transmission et de la transformation du savoir⁴⁴. D'ailleurs, même si Fuchs dit que « transvaser » les textes d'une langue à l'autre les rend mauvais comme le vin qu'on ne peut transporter sans altérer son goût, n'est-ce pas par le biais des traductions que les langues

⁴⁴ Exemple typique de cette manière sensationnaliste de parler de l'histoire des sciences, la polémique autour du livre de S. Gouguenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel : les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris, Seuil, 2008. La défense de ce livre s'est appuyée sur une assimilation du savoir arabe à « l'islam » (ce qui est inexact ne serait-ce qu'en tenant compte du fait que les principaux traducteurs de Galien en arabe et syriaque, Hunayn ibn-Ishaq et Hubaysh étaient des chrétiens nestoriens, mais travaillant sous le « patronage » du califat), auquel l'Europe « ne devait pas ses savoirs ». Plusieurs historiens de la philosophie et des sciences se sont manifestés contre cette présentation tronquée de la réception de l'Antiquité grecque tant par l'auteur du livre que par ses défenseurs. Malgré la pertinence de l'études des auteurs et textes grecs qu'il fait (re)découvrir au lecteur, le livre de D. Jouanna, *L'Europe est née en Grèce : la naissance d'une idée de l'Europe en Grèce ancienne*, Paris, L'Harmattan, 2009, tente de rechercher une idée européenne « originelle », qui ne peut se concevoir ailleurs qu'en Grèce ancienne. Mais l'histoire des savoirs et leur transmission à travers les siècles et les aires géographiques et linguistiques plaide pour le contraire : pourquoi rechercher une « identité » et des « origines », au lieu d'étudier toutes les strates de cette transmission, sans en exclure aucune ?

s'enrichissent, que les écrits des savants se font connaître et que la chaîne du savoir demeure ininterrompue ?

Loin de vouloir prétendre rechercher une quelconque « pureté », mais aussi loin de considérer le progrès comme linéaire, indépendant des conditions historiques ou religieuses et de l'environnement intellectuel, il convient toujours de considérer toutes les étapes d'un processus historique, d'imiter, pour ainsi dire, les humanistes dans le fond et non dans la forme : lorsque le *Canon* d'Avicenne est cité dans les commentaires, n'est-ce pas une reconnaissance implicite de sa valeur, du fait qu'il a été lu et étudié, et qu'il a été examiné avec toute l'attention critique qui convient à ce grand texte ?

BIBLIOGRAPHIE

- S. Amigues, *Études de botanique antique*, Paris, Institut de France, 2002.
- J. André, *Les noms des plantes dans la Rome antique*, Paris, Les Belles lettres, 1985.
- D. Bacalexi, « Trois traducteurs de Galien au XVI^e siècle : Niccolò Leonicino, Guillaume Cop, Leonhart Fuchs », in *Lire les médecins grecs à la Renaissance : aux origines de l'édition médicale*, éd. par V. Boudon-Millot et G. Cobolet, Paris, BIUM-De Boccard, 2004, p. 258-263.
- D. Bacalexi, « Responsabilités féminines : sages-femmes, nourrices et mères chez quelques médecins de l'Antiquité et de la Renaissance », *Gesnerus* 2005 62 (1-2), p. 5-32.
- D. Bacalexi, « Trois traducteurs de Galien au XVI^e siècle et leur regard sur la tradition arabe », in *Pratique et pensée médicales à la Renaissance : actes du 51^e colloque international d'études humanistes*, éd. par J. Vons, Paris, BIUM-De Boccard, 2009, p. 201-221.
- N. Bisaha, *Creating East and West : Renaissance humanists and the Ottoman Turks*, Philadelphia (Pa.) : University of Pennsylvania Press, 2004.
- L. Dulieu, *La médecine à Montpellier*, t. 2, Renaissance, Avignon, Presses universelles, 1979.
- Galen 'On diseases and symptoms'*, transl. with introd. and notes by I. Johnston, Cambridge ; New York, Cambridge University Pr., 2006.
- Galien, Exhortation à l'étude de la médecine ; Art médical*, texte établi et trad. par V. Boudon-Millot, Paris, Les Belles lettres, 2002.
- L. García-Ballester, « The "New Galen" : A challenge to latin galenism in thirteenth-century Montpellier », in *Text and tradition : studies in ancient medicine and its transmission presented to Jutta Kollesch*, ed. by K.-D. Fischer, D. Nickel, P. Potter, Leiden, Brill, 1998, p. 55-83.
- D. Gourevitch, « Un éléphant peut en cacher un autre ou Comment sauter du coq à l'âne peut mettre la puce à l'oreille », in *'Docente natura' : mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah*, textes réunis par A. Debru et N. Palmieri ; avec la collab. de B. Jacquinod, Publications de l'université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2001, p. 156-176.

- P. E. Pormann, « La querelle des médecins arabistes et hellénistes ou L'héritage oublié », in *Lire les médecins grecs à la Renaissance : aux origines de l'édition médicale : actes du colloque international de Paris (19-20 septembre 2003)*, éd. par V. Boudon-Millot et G. Cobolet, Paris, BIUM-De Boccard, 2004, p. 113-141.
- N. Siraisi, *Medicine and the Italian Universities 1250-1600*, Leiden, Brill, 2001.
- M. Ullmann, *Die Medizin im Islam*, Leiden/Köln, Brill, 1970.